LE TEMPS

Erik Bulatov devant «Bonne Année», double toile de 2015 où le travail sur la lumière, la profondeur et les mots sont typiques de son œuvre.
© (Mark henley/Panos Pictures)

6 minutes de lecture

Acheter maintenant

Arts plastiques
Expositions

Linn Levy

Publié vendredi 25 mars 2016 à 18:12.

ART CONTEMPORAIN

Erik Bulatov, la gloire après l'interdit

A 83 ans, le peintre russe exilé à Paris est devenu un mythe et une figure majeure de l'art contemporain. Tandis que la galerie genevoise Skopia expose son travail jusqu'au 7 mai, l'artiste nous reçoit dans son atelier parisien

PUBLICITÉ

Partenaire média LE TE

C'est un mouvement, un pas de côté, une prise de distance. Une ascèse, presque une méditation. «Il n'y a rien en ce monde que notre esprit peut croire. La liberté – tout mon travail tourne autour de cette notion-là – n'existe pas dans l'espace social. Elle se trouve en dehors, au-delà des limites de l'existence matérielle. Et à mon sens, c'est cela le rôle de l'artiste: outrepasser la duplicité des choses, s'écarter de la norme pour suggérer au spectateur la possibilité d'un ailleurs, d'un au-delà de la surface.»

Il murmure, Erik Bulatov, l'œil malicieux, le sourire au bord des lèvres, ses mots incisifs qui iront mine de rien se loger durablement au fond du ventre de celui qui l'écoute. Il murmure en russe, le peintre de 83 ans – dont vingt-cinq passés en France –, puis tourne tendrement le regard vers Natacha, sa femme à la chevelure flamboyante, installée à ses côtés dans son atelier parisien baigné d'une lumière blanche et presque printanière, pour qu'elle traduise ses propos. «L'image est la seule réalité à laquelle je crois», poursuit-il à travers sa voix à elle, traînante et mélodieuse. Un peu plus tard, il se lèvera, dirigera lentement sa silhouette gracile au fond de la pièce vers deux immenses toiles posées à même le sol face

contre le mur, ôtera ses pantoufles pour mieux tourner vers nous l'une d'elles, la dernière, Lumière, qu'il a achevée il y a quelques jours.

Deux toiles par an

Lui, dont on connaît surtout les grandes huiles qui se vendent aujourd'hui à des prix record, dévoile un travail au crayon sur toile, quatre lettres cyrilliques – CBET, lumière en russe – blanches, évanescentes, comme absorbées, aspirées vers la profondeur du tableau, dont le centre est baigné de cette lumière qui est la liberté bulatovienne. Il lui a fallu quatre mois pour réaliser cette œuvre, explique-t-il, «ce qui est assez rapide pour moi». Mais avant cela, et comme toujours, il y a eu d'innombrables dessins préparatoires et autant d'expérimentations mentales – Erik Bulatov est un peintre peu prolifique, qui réalise une, voire deux toiles par an. «Je voudrais travailler plus vite, révèle-t-il en riant et en ne croyant qu'à demi à cet aveu. Mon travail commence lorsqu'une image se forme dans mon esprit. Je la visualise parfaitement mais cela prend ensuite beaucoup de temps pour que je réussisse à la matérialiser et à obtenir le résultat parfait. Je cherche et expérimente beaucoup. Le travail de construction spatiale se fait grâce aux dessins préparatoires: la surface, le mouvement vers la profondeur mais aussi vers le spectateur, la lumière, les mots... Puis, à partir d'un certain moment, le dessin se révèle à son tour insuffisant, alors je passe à la toile pour aboutir au résultat final.»

Erik Bulatov a commencé à peindre il y a plus d'un demi-siècle, dans une Union soviétique dirigée par Staline. Né dans l'Oural, à Yekaterinburg, en 1933, il grandit, étudie, vit et travaille à Moscou jusqu'à la perestroïka. Sa peinture, comme celle de ses maîtres Robert Falk et Vladimir Favorsky, se trouve alors interdite par les censeurs du régime. Pour survivre, le peintre déclassé devient illustrateur de livres pour enfants. L'hiver, il travaille pour gagner son pain; l'été, il peint en secret. Dès les années 60, Bulatov se livre à des recherches sur la surface et l'espace de la toile. Très vite, il expérimente la couleur: travaille le rouge, couleur de l'interdit, de la surface, comme du parti communiste; et le bleu, teinte de la profondeur, de la liberté. Puis, il ajoute des mots: les siens, ceux du régime soviétique ou ceux des écrivains, notamment du poète minimaliste et underground Vsevolod Nekrasov, roi de la parole éclatée et de la répétition devenue tension, auquel il voue une admiration sans borne.

Artiste interdit

«Le mot existe comme un personnage dans mes tableaux. Et, en même temps, il ne se trouve pas complètement dans la toile, il reste à la surface. Au fond, il joue le rôle de médiateur, il fait le lien entre l'esprit du regardeur et l'espace du tableau.» Et Erik Bulatov de réaffirmer ici l'influence de Marcel Duchamp, comme celle de son premier maître, Robert Falk, qui lui apprend à inlassablement poursuivre son travail sans jamais s'adapter. Même mis au ban, interdit d'exercer et d'exposer, Bulatov continue de peindre, comme un ascète. «C'est une nécessité, qui existe encore aujourd'hui, et que je ne comprends pas moi-même. Il y a l'idée de quelque chose d'obligatoire, comme une promesse. Une promesse faite à qui? Je ne sais pas. Mais je sais que si je ne travaille pas, il y a souffrance.» Pourtant, contrairement aux artistes de l'avant-garde russe des années 20, dont il emprunte parfois les codes, il ne partage pas l'idée d'une utopie sociale. «L'art ne doit pas aspirer à transfigurer la société. L'artiste exprime la mentalité d'une époque, une mentalité qui ne cesse de changer. Il la capte, la dévoile. Il ne s'agit pas de changer le monde, mais de se changer soi. C'est en tout cas ce que je me suis efforcé de faire toute ma vie durant.»

«Bot» (Voilà), 2001. Huile sur toile, 200 x 200 cm (DR)

La reconnaissance, autant internationale que commerciale, est arrivée sur le tard et d'abord par l'étranger, les Etats-Unis, la France et la Suisse notamment. Il habite encore à Moscou, où ses expositions sont interdites, lorsque le Kunstmuseum de Berne expose ses toiles, lui apportant un début de notoriété. C'est à la fin des années 80 qu'il émigre, d'abord à New York, puis à Paris. «Bien sûr que le succès a été une étape importante, cela m'a offert la possibilité de penser au lendemain sans avoir peur. Grâce à cette indépendance financière, j'ai pu me consacrer entièrement à la peinture. Quant au succès du marché, il ne veut rien dire.»

Femme et muse

Au-delà de la mission presque spirituelle de «passeur» que s'est donnée Erik Bulatov, les femmes ont joué un rôle essentiel dans son travail et son succès. Le peintre raconte que son père adorait ses dessins d'enfant et pariait pour lui sur une carrière d'artiste. Il meurt au front et c'est sa mère qui s'efforcera alors de voir le vœu de son mari se réaliser pour son fils. «Nous n'étions plus que les deux, nous étions très proches, je lui racontais tout. Et, même si nous n'étions pas riches, sa porte était toujours ouverte pour mes amis des Beaux-Arts, qui venaient presque tous les jours manger à la maison.» Et puis, ce sera au tour de sa femme d'être le pilier de sa vie d'adulte. «Natacha, c'est mon bonheur, glisse-t-il la tête légèrement baissée. Elle est la base de notre vie commune. Ici, à Paris, je suis éloigné de mes collègues artistes. Et malgré nos nombreux amis français, Natacha est la seule personne avec laquelle je peux réfléchir. J'ai confiance en son jugement, elle est essentielle pour moi. Elle joue aussi un grand rôle dans l'organisation de mes travaux et m'a libéré des contraintes de la vie quotidienne. Et puis, avant tout et depuis toujours, elle est ma muse...»

L'après-midi s'étire et le peintre s'approche de la seconde toile qui repose au fond de son atelier, la tourne et dévoile une huile vibrante et sombre. Au fond du tableau, un rai de lumière dessine une porte légèrement entrouverte sur un ailleurs que l'on devine radieux. «L'essence de notre existence se trouve toujours en dehors de l'espace social. Celui-ci nous permet bien sûr de vivre, nous en offre les conditions matérielles. Mais pourquoi vit-on?» Oui, pourquoi? L'œil d'Erik Bulatov frise, ses bras maigres s'entrouvrent, il lâche un rire doux. «L'artiste n'est pas un prophète. Je peux poser cette question, mais je ne suis pas obligé d'y répondre.»

A voir

Erik Bulatov, Galerie Skopia Art Contemporain, jusqu'au 7 mai,
9, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, www.skopia.ch

PUBLICITÉ

Articles en relation

Mingjun Luo peint son «ici et maintenant»

Cette brillante jeune plasticienne chinoise est venue vivre en Suisse en 1987. Aujourd'hui, elle fait le point sur son identité d'artiste et de femme au Musée de Pully

Louis-Auguste Brun, un portraitiste épris nature

Peintre de la cour, et peintre animalier, habile dessinateur, le Vaudois a mené une carrière brillante

Estampes japonaises, belles et modernes

Une exposition illustre le renouveau de la gravure au Japon dans la première moitié du XXe siècle